

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

1 an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 454—SAMEDI, 14 JANVIER 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ANGLETERRE — UNE INVESTITURE AU CHATEAU DE WINDSOR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 JANVIER 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Courrier de Paris, par Jean R. val.—Primes du mois de décembre.—Poésie : La fin d'année, par Miss E. Ehrstone.—Conte pour les enfants : Les bêtises de Jacquot, par E. Z. M.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E. me.—Esquisse littéraire par Fauvette.—Au Maroc.—Une investiture à Windsor, par J. St-E.—Nouvelles à la main.—Musique : La violette embaumée.—Notes et faits : L'aug lus ; L'émeraude ; Couplets historiques ; Janvier.—Autres et aujourd'hui, par Paul Calmet.—Jeux d'esprit : problèmes d'échecs et de dames.—Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite), par Louis Jaoliot ; La belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.

GRAVURES.—Angleterre : Une investiture au château de Windsor—Au Maroc ; Le palmier pharmaceutique ; La pierre d'absolutio ; Les Aï-sa-uas — Beaux Arts : Les Empereur.—Gravure du feuilleton

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
80 Primes, à \$1	80
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



HAQUE génération a ses scandales, a dit un écrivain célèbre, et jamais parole ne fut plus vraie, car de puis la femme se frasque d'Adam et d'Eve qui, décidément, n'étaient que des sans-culottes, et ne valaient pas grand chose, les siècles se sont succédé avec leur cortège de scandales, donnant à l'humanité une réputation peu enviable.

Il faut donc s'y habituer et reconnaître que l'homme—et la femme est comprise dans ce terme générique qui s'applique à l'animal doué de raison, qui appartient à l'ordre des mammifères.

"L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal."

C'est Molière qui l'a dit, et Molière n'était pas un sot, vous le savez.

** Le scandale de Panama qui soulève des tempêtes en France n'est donc qu'un cas très ordinaire, un de ces cas dont on s'occupe peu en temps de monarchie, mais qui prennent tout à coup des proportions extraordinaires quand ils sont signalés en France républicaine.

Il s'agit de députés et de journalistes que l'on a achetés pour servir la cause du creusement de l'isthme de Panama. On ajoute que l'on a gaspillé

beaucoup d'argent, que c'était une affaire de chantage, que les Juifs tiraient les ficelles et empochaient les bénéfices, que M. Gogo a été floué, enfin toute la lyre ordinaire, mais que c'est surtout la faute de la République et qu'il faut à tout prix un sauveur en France, c'est-à-dire un bipède du genre du fils du duc d'Orléans, petit fils de Louis Philippe et arrière-petit-fils de Philippe Egalité qui fit guillotiner Louis XVI.

Le sentiment de famille doit être très développé chez lui, s'il tient de ses aïeux.

Le Français, né malin, comme dit Boileau, voit le truc et refuse de se laisser prendre ; c'est son affaire.

** L'affaire de Panama était à peine mise au jour et le monde entier criait "comme une baleine" que la France était le pays le plus corrompu du monde, puisqu'on avait dépensé au moins cinq millions de francs en achats de conscience, quand le télégraphe nous apprit qu'il s'était passé une affaire à peu près du même genre—genre escroquerie—en Angleterre, oh ! une toute petite affaire, dans laquelle trois individus, pas Juifs du tout, avaient volé cent soixante millions. C'est ce qu'on appelle le "Liberator Building Society Scandal."

Huit jours après, on n'en parlait plus. C'était un scandale anglais.

Et puis, en même temps encore, on apprenait bien d'autres affaires, pas propres, qui s'étaient passées en Allemagne, en Portugal et ailleurs.

Le scandale n'a donc pas plus de patrie que l'amour.

Il n'y a qu'une différence entre la France et nombre d'autres pays, c'est que les Français veulent tous les jours punir les coupables, tandis qu'ailleurs... ah ! ailleurs, ce n'est pas la même chose.

** Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela, c'est de voir que certains hommes dans tous les pays, semblent ne pas comprendre que tout l'or du monde ne vaut pas un peu d'honneur.

Et, puisque ce mot vient sous ma plume, écoutez ce joli petit récit, un conte charmant qui semble inventé par Papa Janvier :

La légende très authentique de l'eau, du feu, du vent et de l'honneur, par Fernand Beissier

"L'Eau, le Feu, le Vent et l'Honneur voyageaient de compagnie.

"C'étaient quatre bons amis, marchant gaiement, comptant peu, ne se chagrinant point et s'amusant beaucoup.

"Un jour il fallut pourtant se séparer.

"Mais la séparation les attristait tous.

"Chacun s'en allait donc de son côté, ne sachant s'il reverrait ses autres compagnons, quand le Vent les arrêtant, leur dit :

"Or ça, mes beaux amis, nous ne pouvons pas nous quitter ainsi. Qui bien s'entend, souvent aime à se revoir ! Donnons-nous donc rendez-vous afin que nous refassions ensemble, aussi joyeusement que nous venons de le faire, le tour du monde. Si le cœur nous en dit, où et comment nous retrouvons-nous ? Pour moi, ajouta-t-il, rien n'est plus facile. Sitôt que vous verrez frissonner les branches extrêmes des longs peupliers blancs, vous pourrez sans crainte vous dire : le Vent est là !

"—Si ce n'est que cela, interrompit l'Eau, pour moi la chose est des plus simples. Dès que vous apercevrez dans la plaine une petite touffe verte de joncs, arrachez-la ; je serai dessous.

"—Un peu de fumée bleue s'envolant légère dans le ciel, fit à son tour le Feu, vous annoncera ma venue !"

"L'Honneur seul ne disait rien.

"Tout triste, il restait là, considérant ses compagnons ; des larmes lui montaient aux yeux.

"Et toi, l'Honneur, tu ne nous dis rien, demandèrent-ils, tout surpris. Ne veux-tu plus jamais revenir avec nous ! Apprends-nous donc où et comment nous pourrions te retrouver et te reconnaître ?

"—Moi, répondit-il enfin, gravement, en secouant la tête. Hélas ! mes pauvres amis, en nous quittant, nous nous séparons pour toujours.

Qui m'a une fois perdu, ne me retrouve jamais plus."

"Ce sont les vieux, en Provence, qui racontent cette naïve légende aux petits. Ceux-ci les écoutent, bouche béante, les yeux grands ouverts, ayant au fond de leur cœur quelque chose comme une crainte vague de cet Honneur, qui ne veut plus revenir.

"Pour nous, il m'en souvient, chaque fois que le mistral soufflait, faisant claquer les branches, que nous allions arracher les petits joncs avec lesquels nous tressions de mignonnes et vertes corbeilles, ou que, par-dessus les toits rouges, un peu de fumée montait en flocons bleus, il nous revenait sans cesse à la mémoire l'histoire étrange de ce quatrième ami, qui partit et que les autres ne retrouvèrent jamais plus !"

Ce conte sera lu partout, grâce à l'immense circulation du MONDE ILLUSTRÉ, et j'espère que, dans chaque foyer canadien, on gardera quelque chose de l'enseignement qu'il contient.

** Et voici qui m'amène à parler d'un chevalier de la Légion d'honneur, mon vieil ami, Faucher de Saint-Maurice, qui vient de faire paraître une petite brochure : *Notes sur sa formation du franco normand et de l'anglo-saxon*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1892.

C'est un bucheur, un chercheur, que ce brave Faucher, et il est curieux de constater avec quelle facilité il passe d'un genre à l'autre.

Lire cette brochure, c'est faire un voyage des plus instructifs à travers les siècles, et à la suite de cette petite bambine qui a baragouiné bien des idiômes avant de devenir cette grande dame que l'on salue avec respect, sous toutes les latitudes, et qui s'appelle la LANGUE FRANÇAISE !

La partie sèche, technique, du travail de Faucher est agréablement cachée au milieu d'une foule d'anecdotes du bon vieux temps, pétillantes d'esprit et saupoudrées de ce sel gaulois qui donne tant de saveur aux idées.

Grands et petits, escholiers et savants, lisez ces pages.

** Cet hiver ressemble aux autres ; il fait souffrir de la faim et du froid et les vers suivants que je viens de lire dans un ouvrage de M. de la Brière sont bien de saison :

Le ciel est tout noir et le vent d'hiver
Jusqu'au fond des os, pour glacer la vie,
Enfoncé en sifflant ses flèches de fer...
L'enfant grelottant voit avec envie
Les petits paniers chaudement vêtus,
Qui font en riant leurs jets-battus,
Et les cotillons gonflés en sonnettes
Qui trouvent charmant d'avoir les bras nus.
—Ça n'a jamais froid les marionnettes !

Les passants frileux ne s'arrêtent pas.
Leurs pelisses sont bien capitonnées ;
Vers de bons diners ils vont à grands pas.
Lui, n'a pas mangé depuis deux journées !
Pour vivre il faudrait un morceau de pain !
Ah ! qu'on est heureux de n'avoir pas faim ;
L'avoir, en jetant, des santés honnêtes,
Et d'être remplis d'étoupe et de crin !
—Ça ne mange pas les marionnettes !

** Et le thermomètre qui rentre de plus en plus en plus en lui-même.

Je ne comprends pas que, dans un pays civilisé et moral, on puisse descendre aussi bas...

Heureux si je suis parvenu à me défaire de mes défauts un petit quart d'heure avant ma mort.—
S. FR. DE SALES.

Lorsque le nom de Jésus ne se trouve pas sous ma plume, je ne me sers de celle-ci qu'à regret.—
LE VÉN. BARRAT.

COURRIER DE PARIS



DEPUIS ma dernière chronique, de tragiques événements se sont passés. De nouveau, les anarchistes font parler d'eux, après un de ces attentats lâches entre tous, et qui toujours frappent à côté, atteignent les innocents, tuent de

braves gens qui faisaient leur devoir, des humbles, des travailleurs, dont les veuves et les orphelins demeurent presque sans ressources. C'est là ce qu'il y a peut-être de plus odieux dans ces crimes d'anarchistes. Tout est livré au hasard. Jamais les personnages visés ne sont au nombre des victimes.

Au restaurant Véry, la vengeance était dirigée contre Lhérot, qui avait fait arrêter Ravachol. Lhérot n'a pas une égratignure, tandis que M. Véry et un consommateur, ce malheureux Hamonod, succombent à leurs blessures.

Cette fois, on en veut, paraît-il, au baron Reille, directeur de la Compagnie des mines de Carmaux, et c'est le secrétaire du commissariat de police, ce sont des gardiens de la paix et un pauvre garçon de bureau qui sont mis en pièces, et tellement déchiquetés par la machine infernale qu'on ne reconnaît plus leurs restes sanglants, qu'on est obligé de les mettre en bière au petit bonheur, mêlant peut-être leurs membres et leurs lambeaux de chair déchirés.

J'ai vu des objets provenant du commissariat dynamité : un fragment de tunique absolument lacéré, un tuyau de plomb tordu, une lettre noircie et percée de trous. Mais ce qui est particulièrement curieux et ce qui donne une idée des effets de cette épouvantable explosion, c'est une chaussure dont le cuir est déchiqueté en lanières tordues, tourmentées en tous sens. Cela n'a plus aucune forme, ne ressemble à rien, ou rappelle de loin une de ces grosses touffes de lichen sombre, comme on en remarque sur les arbres très vieux.

Il y a toujours, après les catastrophes de ce genre, un moment de panique. On voit des bombes partout, et les mauvais plaisants, les *funistes*, comme on dit en argot de boulevard, en profitent pour jouer quelques bonnes farces. On apporte au Laboratoire des centaines d'engins de fantaisie : boîtes à sardines d'où émerge une mèche inoffensive ou marmites remplies de sable vulgaire. Ce genre d'amusement est assez macabre, et non-seulement il manque d'esprit, mais il fait perdre aux experts et aux chimistes un temps précieux. En outre, il contribue à affoler la population.

Déjà, on tremble lorsqu'on a quelque magistrat dans la maison, et ce pauvre M. Deibler, le bourreau, auquel son propriétaire vient de donner congé, ne sait où reposer sa tête. Personne ne veut le prendre pour locataire : on craint les vengeurs du guillotiné Ravachol, et M. de Paris, l'infortuné, a fini par recourir à la fraude, et à louer un appartement sous un faux nom. Fureur du propriétaire et du concierge, en découvrant sa véritable identité. On parle d'un procès et l'on ne sait qui l'emportera. Il est question, si la justice ne lui donne pas gain de cause, de loger l'exécuteur des hautes œuvres dans quelque bâtiment appartenant à l'Etat.

Cependant, l'attente, en ces dernières semaines, s'est distraite de l'anarchie et de ses terribles conséquences, pour se porter d'un autre côté.

C'est aujourd'hui la question du Panama qui est à l'ordre du jour. Le garde des sceaux a pris une énergique résolution. Il défère aux tribunaux les directeurs et administrateurs de la Compagnie. Voilà, à l'horizon, un grand scandale parisien. Les noms les plus célèbres sont impliqués dans cette affaire, entre autres naturellement celui de M. Ferdinand de Lesseps, grand'croix de la Légion d'honneur et membre de l'Académie française.

Mais ne vaut-il pas mieux que la lumière soit faite sur tout cela ? Ceux qui ont les mains nettes en sortiront indemnes et réhabilités. Quant aux autres, à ceux qui se sont taillés des fortunes colossales en ruinant tant de malheureux, c'est œuvre de justice que de les démasquer. L'occasion est bonne pour prouver que notre démocratie

n'a pas deux poids et deux mesures, et qu'elle sait atteindre les coupables, si haut placés soient-ils. Ce sera un démenti à la fameuse morale :

Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

A côté de tout cela, et sans souci de ces grosses questions, la vie parisienne continue son train habituel.

J'ai promis à mes lecteurs de leur parler un peu de la saison théâtrale. Chose promise, chose due.

Le grand événement a été l'ouverture du Grand-Théâtre, qui vient d'avoir lieu tout récemment. Ce grand théâtre s'appelait jusqu'ici l'Eden. C'était une fort belle salle, mais très incommode, où le son ne portait pas, où beaucoup de place était perdue, et où mainte direction a sombré. On y jouait des pièces à grand spectacle et des ballets.

Il y a deux ans, un directeur téméraire voulut y implanter l'opéra. Trois mois ne s'étaient pas écoulés que sa troupe se trouvait sur le pavé.

Aujourd'hui, nouvelle tentative qui semble, cette fois, devoir réussir. M. Porel, ancien directeur de l'Odéon, un artiste de grande valeur qui a fait beaucoup pour la littérature dramatique, s'est rendu acquéreur de l'Eden, a complètement transformé la salle, et annonce l'intention d'y jouer alternativement le répertoire classique, des pièces de jeunes auteurs et des chefs-d'œuvres étrangers.

Voilà un excellent projet et qui mérite tous les encouragements, d'autant plus que M. Porel a su réunir autour de lui les meilleurs artistes, Mme Réjane en tête. En outre, il a l'intention de faire une large place à la musique symphonique qui accompagnera certaines parties des pièces et charmera les entr'actes.

L'ouverture du Grand-Théâtre s'est faite par la reprise de *Sapho*, la pièce de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot, qui fut jouée naguère au Gymnase. Elle a retrouvé son succès d'antan, augmente encore par la façon toute nouvelle, très curieuse et originale dont Mme Réjane compose le personnage de Sapho.

Nul doute que la direction Porel tienne ses promesses et nous réserve d'intéressantes surprises. Dans tous les cas, c'est un nouveau débouché pour les jeunes auteurs qui ont tant de peine à se faire jouer, et, à ce titre, elle mérite tous les encouragements du public.

A l'Opéra, nous avons eu *Samson et Dalila*, la belle œuvre de M. Camille Saint-Saëns, qui a déjà été jouée en province et à l'étranger, et va enfin obtenir droit de cité à notre Académie nationale de musique.

L'Opéra-Comique prépare un nouvel opéra de M. Massenet, *Werther*, qui fut représenté l'an dernier avec un vif succès, au théâtre de Vienne, et une reprise de la *Flûte enchantée*, de Mozart, dont on dit merveille. La distribution en sera, dans tous les cas, remarquable, puisqu'elle réunit les noms des principales étoiles de l'Opéra-Comique, entre autres Mlle Sybil Sanderson, cette charmante Américaine qui s'est fait parmi nous une belle réputation de chanteuse et de jolie femme.

Au Théâtre-Français, également une première en perspective : *Jean Durtot*, une pièce d'un jeune, M. Louis Legendre.

Le Vaudeville nous a donné une comédie de M. Paul Hervieu, *Les Paroles restent*. M. Hervieu a acquis une grande notoriété comme romancier. Il a un talent très subtil et très fin, un peu précieux ; il excelle à faire la psychologie de la mondaine d'aujourd'hui, à noter les plus exquises nuances de la coquetterie féminine. Ce sont précisément ces qualités qui nuisent à la pièce. Ce qui est charmant dans un livre devient à la scène du marivaudage un peu trop alambiqué. Les personnages dissertent à perte de vue, en une langue trop raffinée et trop artificielle. Cela fait long et paraît froid. Néanmoins, il y a dans *Les Paroles restent* de grandes qualités et la pièce, en somme, a obtenu un légitime succès.

Faut-il à présent vous parler des petits théâtres ? Je n'y vois rien de particulièrement intéressant. Aux *Bouffes-Parisiennes*, la légendaire et huit fois centenaire *Miss Helyett* a enfin cédé la place à une autre opérette, *Sainte-Freya*, des

mêmes auteurs, MM. Maxime Boucheron et Edmond Audran. Mais on n'a pas deux fois un si formidable succès, et Freya ne fait pas oublier sa sœur aînée.

Encore un grand succès à enregistrer : aux Nouveautés, *Champignol malgré lui*, que l'on pourrait qualifier : un éclat de rire en trois actes. Voilà de la gaieté sur la planche pour tout l'hiver.

Jean Rival

Paris, 1892.

P.-S.—Il vient de paraître, à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, un petit volume de 200 pages à peine : *Amour fidèle*, par Pierre Deval. C'est l'œuvre d'une femme, un roman discret, tout de cœur et d'intimité. Une jeune veuve de vingt ans, mère d'une charmante petite fille, vit retirée à la campagne. Elle y rencontre un peintre qui éprouve pour elle une violente passion, mais, par un scrupule peut-être excessif, la jeune femme veut rester fidèle à son mari et dit à l'artiste un éternel adieu.

Il y a beaucoup d'émotion dans ces quelques pages. Le style n'est pas toujours d'une irréprochable pureté et dénote une certaine inexpérience. Mais quelques jolies descriptions, de gracieux détails, qui semblent véridiques, des personnages épisodiques nettement dessinés, en font une œuvre délicate qui sera particulièrement goûtée des femmes, à qui elle plaira par son charme intime et sa douceur émue. Je ne saurais trop recommander *Amour fidèle* à mes lectrices canadiennes.—J. R.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de DECEMBRE a eu lieu samedi, le 7 janvier, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	29,907....	\$50.00
2e prix	No.	18,735....	25.00
3e prix	No.	45,244....	15.00
4e prix	No.	17 487....	10.00
5e prix	No.	33 291....	5.00
6e prix	No.	26 996....	4.00
7e prix	No.	31.154....	3.00
8e prix	No.	44 034....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

4	3,077	11,840	23,792	30,342	42,662
9	4 330	13,593	24,323	30,999	43,190
30	5,134	14,282	26,088	31,089	43 668
71	5,234	14,502	26 305	31,319	43,673
91	5,875	18,018	26 325	34,252	43 794
251	8,095	18,031	26,502	34,455	43,996
330	9 915	19,050	27 930	37 472	44,117
384	9 981	19,418	28 569	37 940	44 263
518	10 037	19,692	28 620	38,504	44 920
592	10,714	20 147	28,630	40 401	44,943
747	10,824	20,838	28 634	40,913	45 607
819	11,154	21,084	28 854	41 468	47 121
2,250	11,368	22 213	29 674	41 797	48,028
2,419	11,600	22,985	29,795	41,943	49,944
2,894	11,683				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



LA FIN D'ANNÉE

Demain, quand l'aube froide estompera les cieux
Sur la dernière nuit à j's n'ais en'rainée,
Ravis, vous entendrez est éch : "B'nné année !"
Qu'égènera soudain le bébé g'racieux ;

Puis il s'avancera, le plaisir dans les yeux,
Et cette bouche en fleur, d'un frais sourire ornée,
Murmurera les vœux pour votre de ti'ée,
En les entremêlant de doux baisers joyeux.

Alors, devant l'essaim des rêves éphémères,
Les chagrins, les soucis, les larmes s'enfuient,
Troublés par la gaité qui brille en ce doux front ;

Sachez la savourer, beaux enfants, jeunes mères !
Qu'elle arrête un moment les pas du temps ailé !...
Car ce jour de bonheur est bien vite envolé !...

— m. & E. Chateau

France, fin décembre 1892.

CONTE POUR LES ENFANTS

LES BÉTISES DE JACQUOT

Ce conte, naïf et simple, nous fut dit, à mon frère et moi, par un bon vieux type, il y a déjà longtemps. Je le donne au public à titre de curiosité, et c'est pourquoi j'y ai laissé certaines formes défectueuses ou archaïques.

E.-Z. M.



Le bonhomme Chose était veuf depuis quelques mois à peine, à l'époque où mon récit commence.

Il avait fait, ce jour-là, boucherie.

Vous savez quelle fête c'est que la boucherie chez les habitants. Aussi, le bonhomme Chose était-il radieux. Jamais n'avait vu aussi joyeux depuis la

mort de sa femme. Il causait, plein d'entrain, avec les deux voisins qui étaient venus l'aider, poussant ici et là son petit mot *pour rire*, et riait de bon cœur aux facéties des autres.

Son fils Jacquot, un idiot numéro un, les regardait faire de son air souriant et étonné. L'air, en un mot, de ces pauvres déshérités qui ne cherchent pas la raison de tel ou tel acte et se soucient peu de ce qui en résultera.

Le pourceau éventré, nos hommes rentrèrent à la maison pour prendre un verre de jamaïque, terminaison ordinaire et nécessaire de tout événement en dehors des habitudes journalières.

Et Jacquot l'imbécile les regardait faire, ayant toujours son air souriant et étonné.

— Jacquot, que lui dit son père, prends un sac et vas à la ville, chercher un boisseau de sel, pour préparer une saumure pour mon lard. Vas, vas de suite.

L'enfant répondit sans rechigner :

— Oui, poupa, j'vas y aller, mais comment qu'i vous en faut de sel ?

— Un boisseau, espèce de niais. Pour pas l'oublier, répète le long de ton chemin : boisseau d'sel, boisseau d'sel.

Jacquot partit.

Il arrivait près de la ville, lorsqu'il aperçut un rassemblement de jeunes gens qui causaient ensemble. Jacquot se rend près d'eux et s'arrête à les regarder, répétant à mi-voix : boisseau d'sel, boisseau d'sel !

En voyant sa mine patibulaire, les jeunes gens se mettent à l'interroger, mais lui, répétait toujours son fameux : boisseau d'sel.

Se croyant injurié, les jeunes gens tombent sur le dos de Jacquot et lui donnent une dégelée.



Pour le coup, Jacquot, tout moulu, prend, en pleurant, le chemin de la maison où il raconte son aventure.

Son père lui dit :

— C'est bon, tu iras demain.

Le lendemain, on écrit : "Boisseau d'sel," sur un morceau de papier qu'on attachait à son habit, et il partit. Son père lui avait recommandé :

— Quand tu verras un rassemblement ou des personnes, on salue poliment en disant : Bonjour, messieurs !

Il arrivait près de la ville quand il entendit, venant derrière lui, une meute de chiens.

Aussitôt, Jacquot se place dans le chemin et se met à faire de grands saluts, chapeau bas, criant : Bonjour, messieurs !



Les chiens, s'imaginant qu'il leur en voulait, se jettent sur lui d'un commun accord et aurait dévoré mon pauvre Jacquot sans le secours qui lui arriva bientôt. Et Jacquot, tout saignant, reprend, en pleurant, le chemin de la maison où il raconte son aventure.

Son père lui dit :

— Cré fou, si tu avais pris un baton et avait tout bâtonné, on ne t'aurait rien fait. Dans tous les cas, tu y retourneras demain.

Le lendemain, Jacquot partit de bon matin, et il trotta pour arriver plus vite à la ville, lorsque soudain il aperçut un corbillard suivi d'une grande foule.



Pris de rage, il s'empare d'un baton et se lance sur la suite. On le maîtrisa bientôt, non sans lui avoir fait quelques contusions.

Et Jacquot, encore meurtri, reprend, en pleu-

rant, le chemin de la maison où il raconte son aventure.

Son père lui dit :

— Triple innocent, si tu t'étais mis en prière, on ne t'aurait pas touché.

Le lendemain, Jacquot partit de nouveau. Cette fois il se rend jusqu'à la ville, mais à peine avait-il fait son entrée qu'il se trouva en présence de l'église qui était ravagée par le feu.



Aussitôt, mon Jacquot se met à genoux et commence une ardente prière. La foule qui augmentait toujours se massa autour du pauvre être et finalement il fut bousculé, foulé aux pieds.

Et Jacquot, tout blessé, reprend, en pleurant, le chemin de la maison où il raconte son aventure. Son père lui dit :

— Quand on voit du feu, on prend de l'eau et on l'éteint.

Le lendemain, Jacquot partit de nouveau. Le long de la route, il aperçut une bonne vieille commère qui allumait un feu dans son four.



Pour lui rendre service, il se précipite sur un seau d'eau et éteint le feu. La commère, croyant qu'il voulait lui jouer un tour, manqua de l'assommer avec une gaule.

Et Jacquot, tout étourdi, reprend, en pleurant, le chemin de la maison où il raconte son aventure.

Furieux, le père qui craignait que son lard ne se gâtât, lui dit d'avoir soin de son petit frère qui dormait dans le *ber*, et qu'il irait le chercher ce fameux boisseau de sel.

Et Jacquot resta à la maison, s'amusant à se sucer le pouce.

Pendant qu'il en était à cette délicieuse opération, son petit frère se mit à pleurer, à pleurer, que c'en était fatigant. Jacquot se lève, s'avance vers son petit frère et devine que ce sont les mouches qui l'ont réveillé.

Il court chercher le battoir et revient à pas de loup, puis il donne un énorme coup de battoir sur l'enfant, dans l'espérance de tuer les mouches qui se trouvaient sur lui.

Jacquot eut soudain conscience qu'il avait mal agi, car il partit se cacher dans le four.

Lorsque le père arriva, il fut douloureusement surpris de trouver son benjamin mort, la tête fracassée.

Il se mit à la recherche de Jacquot ; mais à peine se dirigeait-il vers le four, qu'une petite flamme en sortit bientôt, suivit d'une épaisse fumée.



C'était Jacquot qui se suicidait ; ce fut sa dernière bêtise.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

A mes bons amis de Salaberry de Valleyfield, monsieur et madame Henri L..., j'offre mes compliments de l'événement joyeux ; et mes vœux sincères de longue vie prospère à M^{re} Joseph-Médard-Alonzo, qui leur arrive avec l'année nouvelle.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Miss E. Ehrtone, au château de Druyes, Yonne (France).—Reçu votre envoi, charmant et gracieux : comme d'origine. Expédition faite telle que demandée. Le "bon critique" ne discute plus, il admire, avec reconnaissance et sympathie. Cette promesse enfin réalisée ferait plus d'un heureux, en effet.

* *

La presse entend bien être, et de plus en plus, dans le XX^e siècle, qui va s'ouvrir, comme dans le XIX^e qui s'achève, la grande âme sociale par excellence. Elle s'affirme de mieux en mieux : ses organes de publicité se multiplient.

Chez nous, même, Français du nouveau monde, cette vitalité se développe merveilleusement. En ces derniers temps encore, deux nouveaux journaux, français américains, viennent de nous arriver.

Le *Causeur*, d'abord, gentille gazette hebdomadaire, que nous expédient de là-bas, de l'autre côté de la ligne 45^e, ses éditeurs, MM. Lemire et Montminy, jeunes gens d'initiative et pleins de patriotisme. Leur petit journal, coquet et amusant, est bien fait, ce semble, pour aider à la diffusion du sentiment français et catholique, vrai et sain, parmi nos compatriotes émigrés de la république voisine. Succès !

* *

Un autre, et du pays, celui-là, que nous apporte l'an nouveau : *L'Oiseau-Mouche*, dont la livraison première tient toutes les promesses de ce joli nom si délicat.

Organe du Séminaire de Chicoutimi, rédigé par les élèves, sous la direction de leurs professeurs et avec le concours des amis du dehors et d'anciens condisciples, cette publication bi-mensuelle, à quatre pages bien fournies, ne peut manquer d'être attrayante.

Elle nous promet de la littérature, de la science, "encore d'autres choses," et surtout l'histoire monographique de la belle région du Saguenay, jusqu'ici trop peu connue. Nous n'avons aucun doute qu'elle tiendra parole fidèlement.

On s'abonne au séminaire de Chicoutimi, Chi-

coutimi, P.Q., — cinquante centins par an, seulement,—en adressant timbres ou mandats sur la poste à M. S. Rossignol, gérant de l'*Oiseau-Mouche*.

* *

On a beau dire, après tout, que le journalisme français en Canada n'est pas encouragé, il n'en reste pas moins constant que ceux de nos journaux qui ont su capter la faveur populaire et la conserver, par un effort bien soutenu, s'en sont vus récompensés par un patronage qui leur a permis de grandir et se développer.

LE MONDE ILLUSTRÉ, entre autres, n'a jamais manqué de rencontrer chez ses fidèles clients une sympathie effective. Aujourd'hui, c'est notre grand confrère quotidien la *Presse* qui ressent les bons effets de la fidélité de son public. L'édition à six pages, qu'elle vient d'inaugurer, pour chaque jour, avec un extrême variété de rédaction surajoutée : telle que jeu de dames, d'échecs et d'esprit, modes, jeu de billard, coin des enfants, double feuilleton, ses illustrations dans le texte et surtout son bon marché ordinaire maintenu, malgré l'agrandissement de format, en font le journal français le plus complet du pays.

Nous félicitons à la fois ce journal de progrès et ses vingt-cinq mille fidèles.

* *

Le génie inventif et pratique de nos voisins des Etats-Unis est toujours en travail. De ce temps-ci, son effort semble porter surtout vers le développement du sens littéraire et artistique, chez ce peuple de financiers. Après *Vogue*, que je mentionnais la semaine dernière, il nous arrive, encore de New-York, le Paris de la république reine, la première livraison d'une nouvelle publication périodique. Le *Quarterly Illustrator* se donne pour mission de réunir dans une forte brochure trimestrielle, sur beau papier et avec notes explicatives, les meilleures pages d'illustrations et dessins inédits, offertes à leurs lecteurs, dans les trois mois écoulés, par les principaux journaux illustrés des Etats Unis.

En fait de dessein, en voilà un utile et agréable, qui sera bien apprécié de tous les connaisseurs.

On s'abonne—une piastre par an ou vingt-cinq centins au numéro—chez Harry-C. Jones, l'éditeur, 92 et 94 Fifth Avenue, New-York.

JULES SAINT-ELME.

ESQUISSE LITTÉRAIRE

Quel est ce journal, posé l'un des derniers sur ma table déjà encombrée de tant de volumes, avec lesquels bonhomme Hiver me fait passer le temps bien agréablement. La couverture est jaune, un filet noir encadre Clio, muse et patronne de la littérature, de l'histoire. Je me sens déjà intéressée...

Voyons le titre : *L'Ecrin Littéraire*. Titre piquant, collaborateurs bien cotés sur la place littéraire, dirait un mien ami, heureux habitant de la métropole. Vite, à moi, mon couteau à papier, instrument qui m'a rendu tant et de si loyaux services !

De page en page l'intérêt croît et voici qu'après avoir écrit le préambule ci-devant, je reviens à vous, amis lecteurs, enchantée de ma lecture : "A bonne enseigne, bon vin," s'écrierait encore cet ami, mentionné plus haut. Ce journal, est un fleuron de plus pour la littérature canadienne. Les plumes de Fréchette, Sulte, F. de St-Maurice, Chevrier, etc., forment les joyaux, les camées de cet "écrin" qui promet de devenir l'un des meilleurs *literary medium* que puisse offrir la presse canadienne si l'éditeur se montre toujours aussi empressé à grouper les plus goûtés de nos écrivains, et si les auteurs lui réservent toujours la "fleur du panier" de leurs productions.

Le public ne saurait trop encourager une entreprise dont le but est d'offrir des lectures saines, agréables, morales et amusantes, qu'on lit avec attrait, voire avec fruit.

Fauvette

AU MAROC

(Voir gravures)

Le premier de nos dessins représente un Marocain en train de grimper sur un palmier pour y trouver sa nourriture. Ce palmier est en outre considéré comme possédant de grandes qualités médicinales.

La pierre romaine, recouverte d'une inscription arabe, représentée sur notre deuxième dessin, passe également pour avoir des propriétés miraculeuses. C'est une espèce de pierre confessionnale, sur laquelle, dit-on, il s'agit d'étendre la main pour se voir accorder la remise de tous ses péchés.

Enfin, notre troisième planche nous montre une troupe d'Aïssaouas en proie à leur délire religieux et envahissant les rues de Tanger.

UNE INVESTITURE A WINDSOR

(Voir gravure)

Le 29 novembre dernier, en son château de Windsor, Sa Majesté la reine Victoria donnait l'investiture à vingt gentilshommes : trois chevaliers Grand-Croix de l'ordre du Bain, trois chevaliers Grand-Croix de St-Michel et St-George, deux chevaliers Grands Commandeurs de l'ordre de l'Empire Indien, et une douzaine de chevaliers Commandeurs de ces divers ordres, et leur conféraient les rubans, étoiles et autres insignes propres à ces dignités.

Pour cette cérémonie, qui eut lieu dans le grand Salon Blanc de réception, la reine était assistée du grand duc Serge de Russie et de la duchesse, ses hôtes au château, du prince et de la princesse Henri de Battenberg. Dans sa suite on remarquait les hauts officiers de la Cour et de la maison royale : le marquis de Breadalbane, les lords Carrington, Oxenbridge, le prince Edouard de Saxe-Weimar, sir Albert Woods et autres.—J. St-E.

NOUVELLES A LA MAIN

X... se décide à convoler. Il vient de formuler sa demande en mariage.

—Et qu'avez-vous fait jusqu'à ce jour, cher monsieur ? lui demande son futur beau-père.

—Mais je me suis un peu occupé des affaires publiques, j'ai eu l'avantage d'être nommé maire... (Avec fatuité) : J'espère même faire bientôt partager cet honneur à mademoiselle votre fille.

* *

Les gaietés de l'examen :

L'examineur.—Dites nous ce que vous savez de la retraite de Russie. Qu'est-ce qui régnait là-bas à cette époque ?

Le candidat.—Il régnait un froid intense, monsieur !

* *

Dialogue galant :

—Comment, monsieur, vous me dites que je suis jolie ! Mais je suis vieille, mais je vais bientôt avoir des cheveux blancs. Mais tenez, regardez là une ride.

—Une ride ! Non, madame, c'est un sourire qui est resté dans la peau !

* *

Entre célibataires enragés :

—Alors, si je me marie, ce sera une bêtise ?

—Pardon, deux....

—Comment !

—Celle que vous ferez, et celle que fera la jeune fille en vous prenant.

Les victimes de la dyspepsie trouvent un prompt et durable soulagement dans la Sarsapareille de Hood, qui donne de la force à l'estomac et ouvre l'appétit.



LE PALMIER PHARMAEUTIQUE



LA PIERRE D'ABSOLUTION



AU MAROC — LES AÏSSAOUAS



“ C'EST L'EMPEREUR ! ”.—Tableau de Glazebrook :—Napoléon avait pour habitude, durant les grandes campagnes, de faire lui-même la ronde et visiter les avant-postes de son armée pour s'assurer si les sentinelles étaient fidèles au poste. Ce tableau représente la consternation où se trouva l'une de ces sentinelles qui s'était laissée aller au sommeil et se trouva réveillée soudain, avec l'Empereur en face. Pour pareille offense Napoléon était sans merci.

VIOLETTE EMBAUMÉE

(ROMANCE)

Paroles de
Lucien COLONGE.Musique de
Ed: DECONCLOIS.

32 § 16 Allegretto.

Je me sou-
viens qu'au déclin de l'au-
tom-ne, Quand le so-
leil nous fai-sait ses a-
dieux; Com-me l'oi-
seau qui dans son nid fris-
son-ne, Ma belle et
moi nous rê-vions tous les
deux, En-tre ses
mains une hum-ble vi-o-
let-te, Semblait sou-
rire et bra-ver les fri-
mas. J'ai dit sou-
vent à la pâ-le fleur-
rot-te, Pauvre ex-i-
lée en de tris-tes cli-
mats. Vi-o-lette em-bau-
mé-e, Qui char-
mais notre a-mour, — Dis à
ma bien ai-
mé-e, Que j'at-tends son re-
tour. — Vi-o-lette
em-bau-
mé-e, Qui char-
mais notre a-mour, — Dis à ma
bien ai-
mé-e, Que j'at-tends son re-
tour.

Petite fleur, dans l'herbe des prairies,
Tu te cachais, voilée à tous les yeux.
Mais ta douceur charma les rêveries,
Et ton parfum s'élevait vers les cieux.
Pourquoi songer aux rubans, aux dentelles,
Aux diamants, aux colliers de velours,
Quand sous nos pas des fleurettes si belles,
Semblent s'ouvrir pour fêter nos amours ?

Au refrain

Hélas ! pourtant la fleur s'est exilée,
Le triste hiver a brisé mon espoir,
Celle que j'aime au loin s'est envolée,
Chaque matin, j'espère la revoir ;
Mais au printemps renaît la violette,
Et si la fleur se trouve en son chemin,
Elle viendra parfumer ma chambrette,
En rapportant le pardon dans sa main.

Au refrain



L'angelus

Combien de chrétiens aujourd'hui ne comprennent rien à la religion de l'Angelus. Cette voix, qui se fait entendre trois par jour, ne dit rien à leur cœur noyé dans les soucis terrestres. Ils restent indifférents, et ne songent pas qu'elle leur rappelle les grandeurs de Marie et les abaissements du Verbe de Dieu.

Destiné à honorer le souvenir de la venue de l'Archange Gabriel vers la sainte Vierge, l'angelus se compose de trois versets dont le premier commence par le mot *Angelus*, et dont chacun est suivi de la salutation angélique ; il est terminé par une oraison par laquelle nous demandons à Dieu de répandre sa grâce en nos âmes, afin qu'après avoir connu le mystère de l'Incarnation nous arrivions à la gloire de la Résurrection que le Fils de Dieu est venu nous mériter.

Cette prière est assurément l'une des plus belles qui puissent être adressées à la Reine du ciel, parce qu'elle lui rappelle la visite de l'ange, la descente du Fils de Dieu dans son sein virginal, et qu'elle est notre mère. Si les chrétiens étaient fidèles à cette petite pratique, quelles grâces n'attireraient-ils pas sur eux ?

L'émeraude

C'est, après le diamant et le rubis, la pierre précieuse la plus estimée, mais il est très-rare de rencontrer une émeraude parfaite ; presque toujours cette pierre renferme des givres, ou des glaces, et quelquefois des éclats chatoyants, ce qui rend la valeur des émeraudes extrêmement variable. Lorsqu'une émeraude est bien pure, riche en couleur et d'un volume assez considérable, le prix en devient très-élevé.

L'émeraude se taille ordinairement carrée, et se monte ordinairement à jour. Il faut se méfier de la couleur de celles qui sont montées sur chaton plein : le fond de celui-ci est souvent enduit d'encre de Chine pour rehausser la couleur. Quand l'émeraude est trop mince, on la double quelquefois d'un cristal comme l'émeraude se reconnaît aisément ; et d'ailleurs, chez les bijoutiers consciencieux, il est d'usage d'indiquer par un D gravé sur l'œuvre que la pierre est doublée.

L'émeraude du Pérou, la plus estimée, est d'un vert pré animé, veloutée et vive ; l'émeraude orientale ou de Ceylan est d'un vert léger assez vif. Il ne faut point confondre l'émeraude avec le beryl qui a bien moins de valeur ; ce dernier est vert jaunâtre.

Couplets historiques

La reine Marie-Antoinette ayant demandé au chevalier de Boufflers ce que l'on disait d'elle dans le public ; le chevalier lui répondit, assure-t-on, par les couplets suivants.

Voulez-vous savoir les on-dit
Qui courent sur Thémire ?
On dit que parfois son esprit
Paraît en délire.
— Quoi ! de bonne foi ?
— Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait droit de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente ;
On dit aussi qu'un grain d'encens
La ravit et l'enchaîne.
— Quoi ! de bonne foi ?
— Oui, mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que, même les Dieux,
Descendraient des cieux,
Pour l'encenser sur terre.

" Sans l'égoïsme rien n'est bon "
C'est là sa loi suprême :
Aussi s'aime-t elle, dit-on,
D'une tendresse extrême.
—Quoi ! de bonne foi ?
—Oui, mais, croyez-moi,
Laissez-lui son système.
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime ?

Janvier

Numa fit de ce mois le premier mois de l'année, que Romulus avait fait commencer le premier mars.

Les Romains firent présider au mois de janvier JANUS, à qui ils donnaient deux visages, l'un tourné vers l'occident, l'autre vers l'orient, pour désigner l'année qui finit et l'année qui commence. Il tenait à la main, tantôt une clef avec laquelle il ouvre et ferme les portes du Temps, tantôt le nombre de 365, qui marquait le nombre des jours dont se formait l'année. Comme père du Temps, c'est-à-dire, en qualité de Soleil, il était le dieu des douze Mois, et avait autant d'autels sur lesquels on sacrifiait tour à tour. Enfin, le retour de sa fête était l'époque où les sénateurs prenaient des habits neufs, où l'on nommait de nouveaux consuls, et où se renouvelaient les faisceaux des licteurs. Pendant ce mois, on célébrait à Rome les fêtes de Janus, appelées *Januales*. Le second jour et le sixième étaient regardés comme malheureux.



Janvier ou le nouvel an dans le char de Janus, conduit par le Verseau.

Selon la Fable, le Verseau, ce onzième signe du Zodiaque, c'est *Ganymède* enlevé au ciel par Jupiter.

Suivant les mythologues, *Ganymède* était fils d'un roi de Troie. Il était d'une si grande beauté que Jupiter le fit enlever par son aigle, afin de donner aux cieux un ornement dont la terre n'était pas digne. Il lui confia l'honorable fonction de lui servir à boire, ainsi qu'aux autres dieux et déesses, à la place d'*Hébé*, fille de Junon, et dont il était mécontent.

Tros fut d'abord inconsolable de la perte de son fils ; mais Jupiter soulagea sa douleur, en lui faisant savoir qu'il avait déifié *Ganymède*. Il devint effectivement le signe du Zodiaque que nous appelons le Verseau.

Les astrologues mettent ce signe parmi ceux de moyenne beauté, et qu'ils appellent humains et raisonnables. Ils le font dominer sur les cuisses de l'homme, et prétendent que ceux qui naissent sous ce signe auront des inclinations vertueuses.

REEL MERITE

Voilà la caractéristique de la Sarsepareille de Hood, et elle se man feste chaque jour dans les guérisons opérées par ce médicament. Les pharmaciens disent : Quand nous vendons une bouteille de Sarsepareille de Hood à un nouveau client, nous sommes assurés de le voir revenir au bout de quelques semaines : preuve évidente que les bons résultats de cette bouteille d'essai engagent à continuer l'usage de ce médicament. Ce mérite incontesté de la Sarsepareille de Hood a sa source dans le soin spécial de la combinaison, de proportion, de procédé pris pour sa préparation, dans laquelle toutes les vertus curatives de chaque ingrédient sont conservées. La Sarsepareille de Hood est donc unique en son genre et absolument sans rival comme purificateur du sang, comme tonique contre la faiblesse et l'épuisement, donnant de la force aux nerfs.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Musique de C.-J. Rogues. Paroles de G.-P. Calmet.

Vif.

Si c'est là no - tre gram - maire, Not' nou -
un poco rall.

veau dic - ti - on - naire, Je don - ne ma lan - gue aux
rall.

chiens.... Et je p'ains, je plains, je plains Les pau - v'
très vif.

a - cad'mi - ci - ens. Plan, plan, Rataplan, boum, boum !

**

Nous voilà en plein progrès, disent les admirateurs du XIXe siècle ; nous sommes dans la lumière, dans la gloire, et nous avançons toujours à grands pas dans cette voie, nous dit-on à tout propos, même souvent hors de propos. Dans tous les cas, nos expressions de politesse sont peu dignes d'un siècle qui s'est baptisé lui-même de siècle de lumière ; vous allez en juger vous-même.

Si c'est là notre grammaire, etc.

Vous êtes invité à un mariage. On a choisi un garçon d'honneur, très gros, et une demoiselle d'honneur, très mince.

Autrefois, on en aurait fait la remarque : " Ma foi, on n'a pas eu la main heureuse. Le couple est un peu disproportionné."

Aujourd'hui, ce n'est plus ça, on dira : " Ah ! ben, oui, en voilà une paire de phénomènes ; on dirait un ballon qui promène un porte-plume !"

Comme c'est distingué !

Si c'est là notre grammaire, etc.

Vous êtes en promenade ; vous assistez à la rencontre de deux amis s'étant perdus de vue depuis quelques années.

Autrefois, leur conversation eut été celle-ci : " Ah ! mon cher ami, comme je suis heureux de vous voir en bonne santé ! Madame votre épouse, monsieur votre frère, mademoiselle votre sœur, sont-ils aussi bien portants ? Veuillez, je vous prie, me rappeler à leur bon souvenir et leur faire part de toute mon estime."

Aujourd'hui, ce n'est pas cela. L'un dit : " Tiens, te voilà, eh bien, comment va la place d'armes ?"

L'autre répond : " Mais pas mal, mon vieux, ça boulotte."

Si c'est là notre grammaire, etc.

Vous êtes invité à une soirée dans un bel hôtel de la rue Rivoli ; vous remarquez partout des fleurs, des lumières, des parfums et des belles femmes.

Autrefois, un gentilhomme bien élevé eut dit : " Ah ! la belle soirée, les fleurs embaument l'air, ces parfums exquis vous grisent et ces dames, si charmantes et si aimables, vous font oublier les soucis d'une longue journée de travail. Tout ici respire le bon goût, la joie et le bonheur, on voudrait toujours vivre en ce lieu !"

L'élégant d'aujourd'hui ne parlera plus de cette façon arriérée, mais il dira : " Ah ! oui, on nous promet des amusements et on nous donne des ennuis ; ces illuminations sont de mauvais goût, ces parfums sont énervants, ces fleurs vous asphyxient, et puis, ces femmes, oh ! on en est dégoûté ! C'est vraiment odieux d'inviter quelqu'un pour l'ennuyer."

Comme c'est bien ! n'est-ce pas, M. X*** ?

Si c'est là notre grammaire, etc.

Un ami écrit au sien intime pour lui faire part d'un grand malheur ; la mort est venue frapper chez lui et lui a enlevé un membre chéri.

Autrefois, on aurait dit : " Ah ! le pauvre, je partage sa juste douleur ; il faut que je lui écrive pour lui faire part de mes condoléances."

Aujourd'hui, ce n'est plus ainsi qu'on s'exprime, mais plutôt : " Ah ! il croit donc celui-là que je n'ai pas autre chose à faire qu'à écouter ses plaintes ? Si son parent est mort, ma foi, tant pis, c'est que le destin l'a voulu. Il ne souffrira plus du mal aux dents !"

Si c'est là notre grammaire, etc.

Vous vous rencontrez avec un malheureux n'ayant pas tout son bon sens ; vous le plaignez et vous avez pitié de lui et de ses parents qui ont été si douloureusement éprouvés.

Autrefois, on aurait exprimé l'émotion de son cœur par ces paroles : " Pauvre homme, il est bien à plaindre d'avoir été atteint d'une maladie aussi cruelle !"

Aujourd'hui, on s'exprime plutôt ainsi : " En voilà un qui a le coco fêlé ; ou encore : il a une sardine dans l'armoire à glace ; il a une araignée au plafond."

Si c'est là notre grammaire, etc.

Pour le bouquet, voici les expressions très en vogue aujourd'hui : *Se promener* est remplacé par *se balader* ; *Boire par imiter Bacchus* ; on emploie aussi : *Roupiiller* pour dormir ; *Bibi* pour moi ; un *cache-pot* pour un chapeau ; *se fouler la rate* pour travailler ; *se refaire le coco* pour manger ; *se revivisquer* pour se soucier.

Si c'est là notre grammaire, etc.

Gaul Calmet.

Armissan. France.



Mme Amanda Paisley

Pendant plusieurs années une fidèle de l'église Episcopaliennne Trinité, à Newburgh N. Y., dit toujours MERCI à la Sarsepareille de Hood. Elle souffrait depuis des années de l'Exema et des Scrofules sur la figure, la tête et les oreilles, ce qui la rendit sourde presque toute une année et affecta sa vue. A l'étonnement de ses amis, la

Sarsepareille de Hood

avait opéré une guérison, et maintenant elle entend et elle voit aussi bien que jamais. Pour plus amples détails sur son compte, s'adresser à C. I. HOOD, Lowell, Mass.

Les PILULES de HOOD sont faites à la main, et sont parfaites de condition, de proportion et d'apparence.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils - l'ancien de tous les genres et à prix coûtant. - Téléphone Bell, 728

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Recette du poulet fricassé.—Lorsqu'on a plumé, vidé et flambé un poulet bien en chair, on le coupe comme pour le faire sauter, en ayant soin de laisser aux membres leurs formes naturelles, puis on les met dans une casserole avec un oignon ciselé, une carotte, un bouquet garni, et mouiller d'eau à ce que les morceaux baignent, saler et faire cuire pendant une heure. D'autre part, on met dans une casserole du beurre et un peu de farine pour un roux blond que l'on mouille avec la cuisson du poulet ; laisser cuire un peu, puis lier la sauce de deux jaunes d'œufs dans laquelle on ajoute un bon jus de citron, des champignons et quelques petits oignons. Mettre dans la sauce les morceaux du poulet, dresser au moment de servir, bien chaud.

Observation.—Ne pas laisser bouillir la sauce après avoir été liée.

Dindon à la bourgeoise. (Entrée.)—Flambez et épluchez un dindon, aplatiez lui un peu l'estomac ; trousssez les pattes ; mettez dans une casserole du beurre, persil, ciboules, champignons, une pointe d'ail, le tout haché très fin ; faites refaire votre dindon, et mettez-le dans une casserole de grandeur convenable, avec assaisonnement, sel et gros poivre ; couvrez l'estomac de bardes de lard, mouillez avec un verre de vin blanc, autant de bouillon ; si vous n'avez point de vin blanc, vous pourriez le remplacer par un demi verre de bonne eau de vie ; faites cuir à petit feu ; vous dégraissez et mettez un peu de coulis dans la sauce pour la lier.

Crème au caramel.—Jetez du sucre en poudre dans une bassine de cuivre ou poêlon de même métal non étamé ; faites-le fondre sans eau sur un bon feu, et prendre une couleur rousse ; jetez dedans selon la quantité de caramel, plus ou moins de fleur d'oranger pralinée, préalablement fondue dans de l'eau ; ajoutez y crème au lait, de même en proportion ; passez le tout, après l'avoir fait bouillir et le mettez prendre au bain-marie. Cette crème se sert froide comme toutes les autres.

LA RECLAME

De la Sarsaparille de Hood est toujours dans les bornes de la raison parce qu'elle est vraie ; elle s'adresse toujours au gros bon sens des gens qui pensent parce qu'elle est vraie ; elle est appuyée par des endossements qui seront acceptés dans le monde de la finance sans la moindre hésitation.

Nous recommandons les Pilules de Hood comme un médicament domestique contre le catharr.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues de Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extractions de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

SHILOH'S CURE. THE GREAT. THE BEST. COUGH CURE. Cures Consumption, Coughs, Croup, Sore Throat. Sold by all Druggists on a Guarantee.

LA

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

3ème MARDI, LE TIRAGE 31 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL \$3,750 Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

POUR BILLETS DE 25c

Table listing prizes for 25c tickets: 1 Lot valant \$3,750.00, 1 do 1,250.00, 1 do 625.00, 1 do 312.00, 2 Lots valant 125.00, 5 do 62.50, 100 do 6.25, 200 do 3.75, 500 do 2.50.

LOTS APPROXIMATIFS

Table listing approximate prizes for 25c tickets: 100 Lots valant \$6.25, 100 do 3.75, 100 do 2.50, 999 do 1.25, 3134 Lots valant \$13,185.00.

POUR BILLETS DE 10c

Table listing prizes for 10c tickets: 1 Lot valant \$1,500.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 125.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 200 do 1.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table listing approximate prizes for 10c tickets: 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.50, 100 do 1.00, 999 do .50, 3134 Lots valant \$5,274.00.

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent

P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



LES TORTURES CORPORELLES. Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING AND PATTERSON MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail 652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, ses franchises d'opérations, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1873, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix premiers mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuel et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour le plus grand avantage de la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ces annonces.

Handwritten signatures of R.M.W. Jmsley, A. Baldwin, and Carl Koan.

Commissionaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses. R.M.W. Jmsley, Prés. Louisiana National Bk. Jno. J. O'Connor, Prés. State National Bk. A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk. Carl Koan, Prés. Union National Bk.

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

à l'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI, 7 FÉVRIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table listing prizes: 1 PRIX DE \$75,000 est. \$75,000, 1 PRIX DE 20,000 est. 20,000, 1 PRIX DE 10,000 est. 10,000, 1 PRIX DE 5,000 est. 5,000, 2 PRIX DE 2,500 est. 5,000, 5 PRIX DE 1,000 est. 5,000, 95 PRIX DE 300 est. 28,500, 100 PRIX DE 200 est. 20,000, 200 PRIX DE 100 est. 20,000, 300 PRIX DE 60 est. 18,000, 500 PRIX DE 40 est. 20,000.

PRIX APPROXIMATIFS

Table listing approximate prizes: 100 PRIX DE 100 est. 10,000, 100 PRIX DE 60 est. 6,000, 100 PRIX DE 40 est. 4,000.

PRIX TERMINAUX

Table listing terminal prizes: 1,000 PRIX DE 20 est. 20,000, 3,134 prix se montant à \$65,460.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cent cinquante \$2; Un cent cinquante \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou qui équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout. IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BALLET et LITRES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible.

Le congrès avant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUS LES tirages nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer**. Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un caractère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes, qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauvées en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxysmes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complètement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai un flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eût été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1: six flacons, \$5.

Prompt à agir, sûr de guérir.



Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de s CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les confort qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modique. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés

MONTREAL A BOSTON
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.
Chaque jeudi et vendredi.

MONTREAL A CHICAGO
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.
Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.
Chaque samedi.

Montreal à Vancouver et Seattle
Laisse la gare Du'housie à 8.40 p.m.
Chaque mercredi

Ces chars sont directs, sans changement

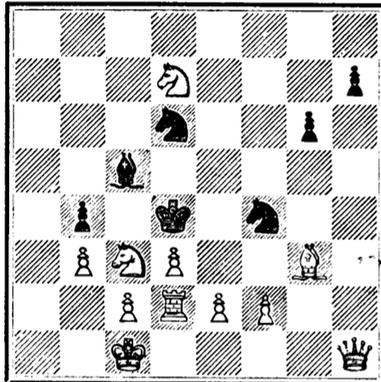
CHARS COLONS.—En outre des chars Touristes, des chars Colons, con truits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

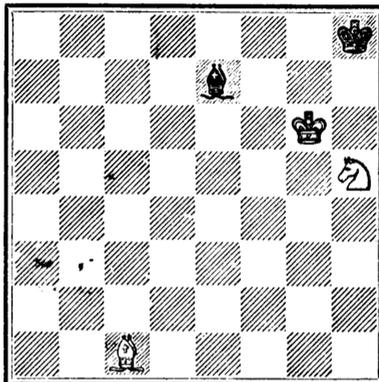
No 77.—PROBLEME D'ECHECS
Composé par M. V. Peyras, France
Noirs—7 pièces.



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

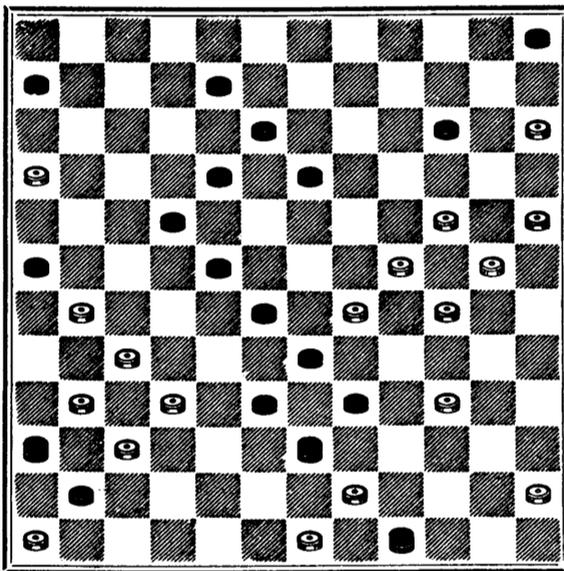
FIN DE PAREIT No 10
Composée par M. Kling et Horwitz
Noirs.—2 pièces



Blancs.—3 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 84. — PROBLEME DE DAMES
Composé par M. N. L. B...., Lévis.
Noirs—18 pièces



Blancs—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 82

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
45	39	32	34
46	49	25	42
54	48	42	35
41	4	26	49
4	44	5	49
55	44	gagne	

Solutions justes par MM. J. B. Guy, Montréal; Alf. Morin, Ottawa.

Solution des problèmes d'Echecs—No 74

Blancs	Noirs
1 F 7 T	1 P 6 T
2 F 8 C	2 R 4 F
3 C 6 T, mat.	
3 C 8 R, mat.	Si : 2 R 4 R
3 C 5 e D, mat.	Si : 2 R 2 R
2 D 8 F R	Si : 1 R 4 R
3 P 4 F, mat.	2 P 6 T

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

ANNONCE DE John Murphy & Cie GRANDE VENTE du mois de JANVIER 1893

Lisez les quelques lignes suivantes pour vous convaincre que la grande vente de janvier est réellement une vente à bon marché.

Manteaux par centaines vendus à des réductions variant de 10 à 50 par cent de réduction.

Etoffes à Robes vendues à des réductions variant de 10 à 50 par cent de réduction.

Coupons d'étoffes à Robes vendus à moitié prix.

Garnitures pour robes en soie, en mohair, acier, etc. Lignes spéciales vendues à 50 par cent de réduction. Moitié du prix marqué.

Mouchoirs pour dames et enfants vendus de 10 à 50 par cent de réduction.

Tapis de tables, tidy, etc., en feutre avec dessins et fleurs japonnaises appliqués, vendus à 50 par cent de réduction. Exactement à moitié prix.

Un lot immense de boutons variant de 10c à 50c la douzaine, vendu à 2c la doz.

Ve-tes en laine pour dames vendues moitié du prix marqué : \$1.25 pour 63c, \$1.00 pour 50c, 75c pour 38c, 50 pour 25c.

Jouets de toutes sortes, à moitié prix pour le mois de Janvier.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Cell Tel. 2163

Federal Tel. 53

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent au 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. B. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

A un moment donné, la scène devint d'un comique irrésistible. John Gilping s'étant souvenu que ce jour-là était un dimanche, se mit en devoir de le sanctifier avec une solennité que n'avait jamais vu le buisson australien. Il possédait le psautier officiel anglican, dans lequel tous les psaumes de David sont notés en plain chant ; ayant tiré le gros livres de ses bagages, il l'installa tout ouvert sur le dos de Pacific ; puis, ayant pris le mystérieux petit sac en peau que le Canadien lui avait fait restituer, il en tira une magnifique clarinette, et, se plaçant gravement en face de son pupitre improvisé, il se mit à jouer l'air du septième psaume.

— Eternel, mon Dieu, je me suis retiré vers toi ; sauve-moi de tous ceux qui me poursuivent et délivre-moi de leurs embûches.

En entendant les sons monotones et graves que John Gilping tirait de cet instrument, les deux guerriers, saisis de terreur, se précipitèrent la face dans l'herbe en murmurant avec un effroi qui n'était point joué, les mots de...

— Coradjis ! coradjis !...

Les pauvres diables étaient intimement persuadés que le sorcier blanc était en train de leur jeter un sort, et le surnaturel exerçait sur eux un tel empire, que des gens qui n'eussent pas bronché en présence des plus terribles supplices, tremblaient comme des enfants devant un solo de clarinette.

Olivier, qui s'était retiré derrière un buisson de *melicas australis* pour donner un libre cours à sa gaieté sans risquer d'offenser le naïf prédicant, comprit qu'il était de son devoir, dans l'intérêt même de leur sûreté à tous, de délivrer les Nagarnooks de la terreur qui les oppressait au point de les rendre même insensibles aux signaux qui pouvaient leur venir de Willigo, et, s'approchant de John Gilping, il lui fit comprendre en anglais que les sons de son instrument pouvaient faire découvrir leur retraite, et que, dans tous les cas, son acte, fort méritoire en tout autre circonstance, était contraire aux prescriptions du Canadien, qui avait ordonné, en partant, de ne faire aucun bruit de nature à attirer les Dundarups ou les bush-rangers du côté du camp.

Le membre de l'Evangelic Society s'exécuta de bonne grâce ; mais ce ne fut que quand il eut remis son gros livre dans ses bagages et son instrument dans son sac, que les deux guerriers indigènes consentirent à quitter la position qu'ils avaient prise et à reprendre leur poste d'observation.

Ce serait une erreur de voir dans ce fait de John Gilping un acte isolé d'originalité ; dans presque toutes les îles de l'Océanie polynésienne, les indigènes ont un goût naturel pour la musique, que la Société Evangélique de Londres a su faire tourner au profit de sa propagande. Aussi, depuis de longues années déjà, tous les distributeurs de bibles qu'elle envoie dans ces contrées sont-ils munis chacun d'un instrument quelconque, destiné à attirer la foule des indigènes autour d'eux.

Quand le navire de la *Propagation* fait sa tournée, il dépose dans chaque île, selon son importance, deux ou trois distributeurs. A peine à terre, ils s'installent au milieu du premier village venu, et, pendant que l'artiste de la troupe moud un air sur l'orgue de Barbarie, souffle dans un ophicleïde ou tourmente les coulisses d'un trombone, les deux assistants distribuent à la foule des bibles imprimées dans la langue même du pays.

Ne riez pas ! Il y a là une force énorme dont l'Angleterre se sert pour étendre, comme une vaste pieuvre, ses tentacules sur le monde entier. Après l'humble distributeur, arrive le missionnaire ; le temple se bâtit, et, autour du monument religieux, ne tardent pas à s'établir dix, quinze, vingt comptoirs de négociants, et voilà tout le commerce de l'île monopolisé entre les mains de John Bull. On ne mène les peuples jeunes que par l'idée religieuse, et c'est pour cela que l'Angleterre, en Afrique, en Océanie, avant d'envoyer ses ballots de cotonnades, les fait toujours précéder de la Bible.

Bien que revenus de leur émotion, les deux guerriers nagarnooks continuèrent à jeter des regards de défiance sur le pauvre Gilping, qui était loin de se douter de l'effet qu'il avait produit. Ce dernier, en voyant les indigènes se précipiter la face contre terre, aux premières notes de son instrument, avait pris le fait comme un acte de dévotion, ce qui avait modifié du tout à tout son opinion sur ses sauvages alliés ; il allait même leur faire cadeau à chacun d'une bible, lorsque tout à coup les cris de : *Aga ! aga !* (alerte ! alerte !) se firent entendre dans le lointain.

Presqu'au même instant, le Canadien parut dans la clairière.

— Nous sommes poursuivis par une trentaine de Dundarups ! dit-il vivement,

Olivier et Laurent aperçurent alors au loin, dans la plaine, une troupe d'indigènes peints en guerre, qui sautaient dans les hautes herbes, à la poursuite de Willigo, qui fuyait devant eux.

Les deux Européens s'étaient portés en avant avec Dick ; tous trois alors épaulèrent leurs carabines Colt, chargées de douze cartouches chacune, et commencèrent un feu roulant sur les Dundarups, qui les arrêta net ; en moins de rien, une quinzaine des leurs étaient à terre, et les terribles fusils-revolvers continuaient leur besogne.

Les Dundarups se jetèrent sur leurs blessés et leurs morts, et, les ayant chargés sur les épaules des plus vigoureux d'entre eux, opérèrent une rapide retraite, poursuivis par les cris de guerre et les hurlements des Nagarnooks.

Cette scène eut lieu avec une telle rapidité que, quand le rideau de verdure se fut refermé sur les fuyards, nul n'eût pu, au milieu du silence et du calme de la forêt, se douter du drame qui venait de s'y jouer. Willigo et Dick avaient, par d'habiles manœuvres, attiré sur leurs traces tous ceux des indigènes qui rôdaient dans le buisson ; ils avaient feint l'effroi avec une habileté consommée ; bref, ils étaient parvenus à les attirer du côté du campement, assurés qu'ils étaient que les carabines d'Olivier et de Laurent joueraient merveilleusement leur rôle.

Dans toutes ces manœuvres, une grêle de flèches avait souvent volé autour du Canadien et de son compagnon, mais fort heureusement aucune d'elles ne les avait atteints.

— La leçon va leur profiter pendant quelques heures, fit Dick, mais je crois qu'il faut profiter de leur premier moment de stupeur, et pendant qu'ils vont pleurer leurs morts ou panser leurs blessés, nous ferons bien de nous évader ; qu'en pense le chef ?

— C'est le seul parti à prendre, répondit Willigo ; mais je doute que ces gredins de Dundarups n'essaient pas de venger les leurs.

— Nous pouvons toujours essayer de passer ; insista le Canadien.

Le chef fit un signe d'acquiescement.

Depuis le départ de Willigo et de Dick, et pendant toute la durée de l'engagement, les bush-rangers n'avaient pas paru. Quels étaient leurs projets en laissant leurs alliés indigènes s'engager seuls ?

Toute la petite troupe s'ébranla alors, et quittant le bosquet sous la conduite de Willigo, avec le mulet et Pacific en tête, et gagna de toute la vitesse dont elle était capable les bords du Red-River.

Elle traversa facilement la rivière à un gué connu du chef, et se trouva alors dans une vaste plaine entrecoupée de bosquets et de petites collines, dans l'échancrure desquelles on apercevait les crêtes dentelées du pays des Nagarnooks qui se détachaient en plus sombre sur le bleu pâle du ciel.

Ils n'avaient pas fait cinq cents mètres dans cette vaste prairie, où le mulet et son compagnon avaient de l'herbe jusqu'au ventre, que tout à coup ils furent entourés par des centaines d'indigènes qui, à la distance respectable de sept à huit cents mètres, se mirent à danser en frappant leurs armes les unes contre les autres.

Le Canadien remit à un des Nagarnooks sa carabine-revolver, cadeau d'Olivier, mais qui n'était pas une arme de précision, et prit son rifle américain qu'il épaula lentement ; la détonation se faisait à peine entendre qu'un indigène battait l'air de ses bras et tombait pour ne plus se relever.

Les Dundarups se retirèrent à deux ou trois cents mètres en arrière, et croyant s'être placés à une distance que les carabines ne pouvaient atteindre, se mirent de nouveau à danser en accompagnant leurs sauts de leur chant de guerre.

De chaque côté, en avant, en arrière, les indigènes entouraient la petite troupe d'un cercle complet qui marchait avec elle, s'arrêtait quand elle s'arrêtait, maintenant toujours entre elle et eux une distance suffisante pour rendre ses coups à peu près inoffensifs.

— Est-ce que les gaillards voudraient nous prendre par la famine, fit Olivier, qui considérait ce spectacle avec une certaine curiosité ; ils s'y prennent, en effet, comme s'ils avaient affaire à une ville assiégée.

— Ils n'attendront point aussi longtemps pour nous jouer quelque tour de leur façon, répondit Dick ; et, cette nuit même, si nous ne parvenons à leur échapper, ils viendront en rampant nous attaquer dans l'obscurité, et je dois constater, sans chercher à vous donner de fausses terreurs, que je ne vois pas bien comment nous allons leur échapper.

— Nous vendrons chèrement notre vie, répondit simplement Olivier.

— Nous n'en sommes pas là, mon ami ; j'ai voulu simplement vous dire que nous serions gravement en danger si nous nous laissions surprendre ici par la nuit ; mais le piège est trop grossier pour que Willigo ne nous donne pas les moyens de le déjouer.

— Eh bien chef, que dites-vous de la situation ? continua le Canadien.

— Les Dundarups sont plus lâches que le vil opossum qui se cache dans le tronc des arbres morts ; ils se tiennent à distance, ils ont peur des carabines des blancs, répondit l'Australien avec un sourire évident de satisfaction.

— Oui ; mais, en attendant, ils cherchent à nous entourer d'un cercle de flèches et de lances infranchissable.

— Depuis quand le triste hoko, qui ne sait que hurler sa plainte lugubre dans la nuit, peut-il avoir l'espoir de prendre les guerriers au piège ? Avant le coucher du soleil nous serons en marche pour les terres de ma tribu, et je reviendrai alors à la tête de mes guerriers, et le sang des Dundarups inondera les feuilles des bois et l'herbe des prairies.

Quoique entourée, la petite troupe marchait toujours, et les Dundarups la suivaient avec obstination, en se bornant à maintenir entre elle et eux

une distance de six à sept cents mètres, suffisante pour les mettre à l'abri des carabines des blancs.

Tout à coup, Willigo, qui conduisait, après avoir inspecté la campagne avec une attention particulière, ordonna de faire halte à quelques pas d'un petit massif de buissons de myalis, de lilas d'Australie et de pommiers de rivières, tellement épais qu'un homme n'aurait pu s'y frayer un passage qu'à la hache. Ces sortes de bosquets étaient communs dans la plaine, dont ils interrompaient l'uniformité, mais ils étaient de peu d'étendue ; cinq ou six individus y eussent à peine trouvé un refuge, et nul ne se doutait que Willigo pût avoir un intérêt spécial à faire camper provisoirement la petite troupe en cet endroit.

Il fallait cependant prendre un parti : on ne pouvait continuer à s'avancer à l'aventure au milieu d'une nuée d'ennemis qui pouvaient à chaque instant se précipiter sur la petite troupe et la massacrer.

Ce résultat final semblait d'une telle évidence qu'à part lui Olivier avait déjà fait le sacrifice de sa vie.

— Mon pauvre Laurent ? fit-il à son fidèle serviteur, je crois bien que nous ne reverrons plus la France.

— A la garde de Dieu, monsieur le comte ! répondit le brave garçon ; mais nous tuerons quelques-uns de ces diables noirs avant.

En donnant l'ordre de s'arrêter, Willigo, comme pour braver ses ennemis, avait par trois fois répété son terrible cri de guerre : *Wagh ! wagh ! wagh !* immédiatement répété par ses deux compagnons.



Les Européens et Dick s'étaient portés en avant.—Page 17, col. 1

Les Dundarups y répondirent par le leur, et ce fut pendant quelques instants un concert de hurlements féroces à faire trembler les plus braves ; puis tout à coup ils se mirent à danser et à faire mille grimaces en manière de provocation, mais en se gardant bien d'avancer à portée des carabines.

— Il ne sera pas dit, fit le Canadien impatienté, que je laisserai ces gailards se moquer de nous sans leur donner une nouvelle leçon.

En prononçant ces mots, il se glissa derrière ses compagnons et, se baissant lentement, se mit à ramper dans les hautes herbes pour diminuer la distance qui le séparait des Dundarups.

Il fut d'abord facile de suivre sa trace au mouvement que son passage imprimait aux hautes herbes ; mais peu à peu, à mesure qu'il s'éloignait le mouvement des arbustes finit par se confondre avec l'impulsion que leur donnait la brise d'ouest qui venait de se lever, et l'illusion fut si complète que ses compagnons s'imaginèrent que le Canadien restait immobile alors qu'il s'avavançait toujours dans la direction de ses ennemis.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi dans une inexprimable anxiété, les indigènes dansaient toujours avec une rage diabolique en poussant des cris sauvages, et de temps à autre la brise apportait aux oreilles de Willigo les injures les plus sanglantes dont on pût flageller l'amour-propre australien.

Le chef avait toutes les peines du monde à se contenir et se rongait d'impuissance devant ces bravades auxquelles il ne pouvait rien répondre. Ah ! s'il avait eu seulement sous la main une cinquantaine de ses guerriers, comme il aurait fait fuir tous ces braillards qui n'osaient même pas venir l'attaquer ! Sans la présence même de ses amis les blancs, dont la sûreté lui était confiée, il n'eût pas hésité à se jeter au milieu de ses adversaires, avec Koanook et Nirrooba, pour leur montrer comment un guerrier nagarnook savait mourir.

Et au milieu des hurlements et des cris de guerre on entendait la voix

nasillarde et monotone de John Gilping qui entonnait son dix-septième psaume :

“ Ne t'éloigne point de moi, ô Eternel ! Que ta main s'étende pour me protéger et que mes ennemis succombent comme des épis mûrs au tranchant des faucilles.”

Tout à coup, avec la vitesse de l'éclair, on vit la haute taille du Canadien s'élever au-dessus des herbes de la prairie, et au même instant le son clair et argenté du rifle en acier fondu du trappeur se faisait entendre, et le chef des Dundarups, qui s'était un peu trop avancé pour narguer de plus près les blancs, tombait la face en avant dans les broussailles. A cet exploit inattendu, un long cri de stupeur remplaça les chants de triomphe et le nom de Tidana ! Tidana ! le Troueur-de-Têtes ! vola dans toutes les bouches.

Le Canadien n'avait pas failli à sa réputation, sa balle avait atteint le chef dundarup entre les yeux.

Mais aux premières marques d'épouvante succédèrent bientôt des cris de rage ; les indigènes, après avoir relevé leur chef, transportèrent son cadavre sur un petit tertre autour duquel ils se réunirent, et il devint évident, à leurs gestes et à l'animation de leurs discours, qu'ils tenaient conseil pour savoir s'ils ne se précipiteraient pas en masse pour venger leur mort et en finir d'un seul coup avec les Nagarnooks et leurs alliés étrangers.

Il était facile de voir, aux mouvements des uns et des autres, que tous les jeunes étaient pour une action immédiate, tandis que les anciens cherchaient à faire prévaloir la prudence.

Il est certain qu'en consentant à sacrifier une trentaine des leurs, les Dundarups, en moins de rien, en eussent fini avec leurs adversaires ; mais ce parti, qu'eussent pris immédiatement des troupes européennes, n'était dans les traditions d'aucunes des tribus sauvages d'Australie, bien qu'on ne puisse nier leur courage : car on n'a jamais vu, malgré les horribles supplices qui l'attendent, un seul guerrier prisonnier chercher à sauver sa vie par une lâcheté ou une trahison des siens. La guerre est surtout, pour les indigènes, une lutte de ruses et d'embûches dans laquelle chacun cherche à sauver sa vie en tuant le plus possible de ses ennemis. Dans ces circonstances, ils calculent toujours avec soin le profit que leur donnera la victoire, et s'il devient évident pour eux qu'ils seront obligés de perdre plus d'hommes qu'ils n'en tueront il n'y a pas d'exemple qu'ils n'aient renoncé à l'attaque.

CHAPITRE III

Le scalp.—Les Australiens à la guerre.—Le poteau du supplice.—L'échange du sang.

Les indigènes australiens, de même que les Peaux-Rouges d'Amérique, enlèvent les chevelures de leurs ennemis et les rapportent dans leurs villages comme des trophées ; mais ils doivent aussi ramener les morts afin que les familles puissent procéder à leurs funérailles. Si, d'aventures, les cadavres des guerriers sont plus nombreux que les sanglantes dépouilles des ennemis, la troupe qui a livré le combat est considérée, même par les siens, comme ayant subi une épouvantable défaite, bien qu'en réalité elle est mise à l'adversaire en déroute, et tous ceux qui en ont fait partie sont obligés de subir les huées des femmes et des petits enfants. Les parents des morts surtout les poursuivent de leurs malédictions et de leurs sarcasmes, ils les accusent d'avoir fui comme des lâches et de n'avoir pas su venger ceux qui sont tombés sur le champ de bataille.

Comme on le voit, ce serait une erreur de croire que les sauvages se battent en troupes désordonnées et sans règles ; la guerre est, en Australie, soumise à des prescriptions et à des lois que nul chef ne peut enfreindre sans encourir le blâme de sa tribu, et quand l'infraction à la coutume est trop flagrante ou entraîne un désastre, ceux qui commandaient, et à qui par conséquent la faute peut être seuls reprochée, sont abandonnés aux familles de ceux qui ont succombé, qui les attachent au poteau du supplice et les mettent à mort avec les tortures les plus raffinées.

Avant que ces malheureux ne reçoivent le coup suprême, les femmes et les enfants viennent leur arracher des lambeaux de chair avec des éclats de silex ou les brûler avec des torches résineuses. On les traite enfin exactement comme des prisonniers faits à la guerre.

Il n'y a qu'une seule manière de s'attacher l'indigène australien, peu fidèle, de façon qu'il vous soit dévoué jusqu'à la mort : c'est de faire avec lui l'échange du sang.

Cette coutume, qui existe en Australie de toute antiquité, n'a pas peu contribué à sauver d'une mort certaine la plupart des squatters qui se sont hasardés les premiers dans les vastes solitudes du nouveau continent. Voici en quoi elle consiste :

Quand un Européen et un indigène sont d'accord pour faire cet échange entre eux, le naturel emmène, si c'est possible, son ami dans sa tribu, et la cérémonie a lieu entre ce dernier et le père de l'Australien. Tous deux, munis d'une épine d'acacia, se font une légère incision au bras et croisent leurs deux membres l'un sur l'autre, de façon que, les deux incisions étant en contact immédiat, le sang des deux blessures se mélange immédiatement en sortant ; puis chacun d'eux appuie ses lèvres sur la blessure de son partenaire, et ce un peu du sang qui en sort et l'avale. Ceci fait, l'Européen appartient à la famille indigène : le père devient son père, la mère sa mère, les enfants ses frères et sœurs, et il est, de plus, l'allié de toute la tribu.

LOUIS-JACOLLIOT.

(A suivre)

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

Gérard, sombre, gardait le silence. Il souffrait. Il aimait Robert dont la droite nature l'avait séduit. Et il prévoyait le désespoir qu'il allait lui causer.

—Robert, lui dit-il tout bas, il faut que je te parle.

—Tout de suite, fit le jeune homme, un peu surpris.

Gérard l'entraîna dans son cabinet, mais il eut courage de se retourner vers sa sœur et de lui sourire en disant :

—Je te le prends pour quelques minutes. Tout à l'heure, je te le ramènerai.

Hélas ! reviendrait-il jamais, Robert, après ce qu'il allait entendre ?

Lorsque le docteur se fut enfermé avec Robert, il lui dit :

—Mon cher ami, si ton père n'était pas mort, il t'aurait mis au courant d'une situation délicate qu'il venait d'apprendre et que tu ignores encore.

—De quoi parles-tu ?

—Cette situation, tu vas la connaître. Pardonne-moi si je te parais ému... jamais, en effet, je ne le fus autant et n'eus plus de raisons de l'être, car jamais je n'ai craint autant pour ceux que j'aime...

—Tu m'effrayes, cher ami... et j'ai hâte de savoir...

—C'est une longue histoire que j'ai à te dire, longue et cruelle...

Ecoute-moi jusqu'au bout sans m'interrompre.

Robert, inquiet, regardait fixement le médecin. Il était surpris de ses hésitations et de la gravité de sa voix.

—Tu ne t'es jamais informé du père de Modeste ? dit Gérard.

—A quoi bon ? C'est elle que j'épouse... Je comprends la réticence de tes paroles. Et je puis t'épargner des confidences inutiles. Je m'attends à tout ce que tu vas me dire... Tu ne connais pas ton père, Modeste non plus. Qu'est-ce que cela me fait ? Je vois à votre profonde affection, à votre respect infini, que votre mère est une honnête et noble femme.

Je ne demande pas à être renseigné sur son passé...

—Il le faut cependant.

—A quoi bon, encore une fois ? te dis-je.

—Il le faut, le père de Modeste existe.

—Eh bien ?...

—Il a même des droits sacrés sur sa fille...

—Il l'a reconnue ?

—Mieux que cela. Ma mère est mariée. Modeste est légitime...

—Eh ! voilà qui va au-devant de toutes les objections... Je devine ce qui s'est passé. Ta mère a été malheureuse en ménage... elle a dû se séparer de son mari... pour vivre seule, pour reconquérir sa liberté. Mon père qui, depuis plus de vingt ans, connaissait ta mère, l'avait vue à l'œuvre et ne tarrissait pas d'éloges sur elle... Et le mari est un gredin peut-être ?... Il est certain que la nouvelle n'est pas réjouissante, mais tu vois comme je la prends, en somme... J'aime Modeste et ne puis faire retomber sur elle une faute qu'elle n'a point commise, qu'elle ignore peut-être... Allons, si c'est bien ce que j'ai deviné, dis vite, et n'en parlons plus...

—Ce n'est pas cela.

—Ah ! quoi donc, alors, c'est plus grave ?

—Beaucoup plus grave.

—Le père est déshonoré ?... Ce n'est pas encore une raison pour que je n'épouse pas Modeste. En m'épousant elle prend mon nom, et c'est une nouvelle vie qui commence sous ce nouveau nom.

—Que tu es bon, cher Robert, et comme ma sœur a raison de t'aimer !...

Et comme tu le mérites, cher ami !... Non, le père n'est pas déshonoré... Il ne peut pas l'être... Ecoute. Voici comment se fit le mariage de ma mère.

Et il lui raconta de point en point tout ce que nos lecteurs connaissent, tout ce que Marceline lui avait dit quelques jours auparavant.

Mais il le lui raconta pour être plus libre, sans lui citer aucun nom, ni celui du comte de Montescourt, ni celui de Daguerre de Morienval, ni celui de l'homme qui avait épousé sa mère, de Beaufort.

Robert l'avait écouté attentivement jusqu'au bout, sans l'interrompre une seule fois.

Lorsque Gérard eut terminé, il lui dit :

—C'est tout ce que tu as à me dire ?

—C'est tout.

—Veux-tu mon appréciation, maintenant ? Ta mère reste digne de ton amour. Et ce qui le prouve, c'est la vie de sainte qu'elle a menée,—mon père en a été témoin. Ce qui le prouve aussi, c'est la façon dont elle a élevé ses enfants.—Seulement, tu ne m'as nommé ni le père de Modeste, ni ton père, Gérard. Ton père, je ne tiens pas à le connaître, mais celui de Modeste... quel est-il ?

Gérard baissa la tête. Le moment fatal approchait.

—Tu as le droit de le savoir... je n'ai pas celui de te le cacher.

—Alors ?...

—Le mari de Marceline Langon... le père de Modeste...

—C'est ?... Est-ce donc si difficile à dire !

—C'est Pierre Beaufort !

—L'assassin de mon père ! Lui ! lui ! Juste Dieu ! !

Cette révélation était si effroyable que le pauvre garçon, hébété, regardait Gérard et ne trouvait rien à lui dire.

Une pareille douleur, tombant tout à coup sur sa première douleur, le rendait fou. Et il eut, en effet, un geste égaré, la main sur son front, les yeux singuliers.

Gérard lui prit l'autre main :

—Je te demande pardon du mal que je viens de te faire.

—Ah ! c'est horrible ! c'est horrible, ce que tu viens de me dire là... Ce misérable ! ce misérable est le père de Modeste ! le père de celle que j'aime !

—Robert... un peu de sang-froid... ne t'abandonne pas ainsi à ce chagrin, Robert, mon ami, mon frère...

—Ah ! tu en parles à ton aise, dit le jeune homme d'une voix haletante, j'ai le cœur brisé et je voudrais mourir !

—Allons il faut que tu vives...

—A quoi bon ?

—Il le faut, te dis-je... Il faut que tu reprennes courage, que tu patientes.

Modeste ! chère et adorée Modeste, te voilà perdue pour moi.

—Peut-être !

—Que veux-tu dire ?

—Tout à l'heure, tu déclarais que si le père était déshonoré, ce ne serait pas cependant pour toi une raison de ne point épouser Modeste.

—Oui, mais tout à l'heure j'ignorais qu'il s'agissait de Beaufort.

—Et moi je t'ai répondu : " Le père de Modeste n'est pas déshonoré, il ne peut pas l'être ! "

Robert regarda vaguement le médecin. Il ne comprenait pas.

—J'espère, dit-il, sombre et haineux, que l'échafaud vengera mon père... Que faut-il de plus, pour un déshonneur ?

—L'échafaud ! malheureux... si tu savais !

—Je sais qu'il y a une victime, mon père,—un assassin, Beaufort,—et je souhaite que la justice se montre sans pitié ni merci.

—Mon pauvre Robert ! mon pauvre Robert !... Et si Beaufort était innocent... innocent du crime dont on l'accuse ?

—Innocent ? Allons donc !...

—La justice ne peut-elle s'égarer... sur des indices réunis par un hasard malheureux... réunis peut-être par la ruse du vrai coupable ?

Robert releva les yeux de nouveau sur Gérard, les deux jeunes gens restèrent longtemps silencieux.

—Pourquoi me dis-tu cela ? fit Robert... Il est impossible que ce soit dans la vaine espérance de me rendre du courage... Il est impossible que tout ce que tu viens de me dire soit autant de paroles en l'air... Tu m'aimes trop pour cela... Tu es trop sérieux et grave... Que sais-tu ?

As-tu bien réfléchi à cette accusation portée contre M. Beaufort ?... Tu le connaissais de longue date, cet homme. Il venait parfois chez ton père. Sans être amis intimes, ils se voyaient. As-tu jamais rien remarqué chez lui qui pût faire soupçonner qu'il deviendrait un assassin ? Il était doux, aimant et triste. Il jouissait d'une excellente réputation. Il était riche. Il avait fait, en ces derniers temps, cela est vrai, de mauvaises affaires... mais bien que momentanément gêné, il était loin de la ruine...

Sa fortune, solidement assise, peut résister à un pareil choc... Dans quel but aurait-il assassiné ton père ! Pour le voler ?... C'est ce que dit l'accusation, mais cela ne tient pas debout. Pour se venger ? De quoi ?... Beaufort allait être lié à M. Valognes par des liens étroits d'amitié et même de parenté, puisque sa fille allait l'épouser. Car c'était là le motif du voyage de Beaufort à La Novice... Ton père et Beaufort parlaient de ton mariage... Une querelle ?... Non, il y a eu un guet-apens... l'enquête l'a prouvé.

—Tu sais assez bien que moi sur quoi repose l'accusation.

—Oui, mais le hasard... le hasard, je t'ai dit, ou la volonté du véritable criminel, a pu réunir ces preuves.

—Est-ce aussi le hasard qui t'a dicté sur la blessure de Beaufort le rapport médico-légal qui a été le point de départ de l'enquête ?

Gérard pâlit, baissa la tête.

—C'est vrai, dit-il, j'ai fait ce rapport... Je le recommencerais, s'il le fallait. Il conclut contre M. Beaufort, c'est encore vrai. Eh bien, Robert, ma parole doit être doublement grave et religieusement écoutée, lorsque moi, l'auteur de ce rapport, je déclare hautement que je crois à l'innocence de l'accusé.

—Ta croyance doit reposer sur des observations personnelles,—sur des révélations peut-être... Si tu ne mens pas, tu dois les faire connaître.

—S'il m'était possible de parler, d'intercéder hautement en faveur de Beaufort, il serait libre... N'ai-je pas toutes raisons pour cela ? Ne s'agit-il pas de venger ton père ? Ne s'agit-il pas de ton mariage avec Modeste ? Ne s'agit-il pas du mari de ma mère, du père de ma bien-aimée sœur ? Et mieux que tout cela, ne s'agit-il pas d'un innocent ?...

Innocent !... qu'en sais-tu ?... On dirait vraiment que tu n'as aucun doute à cet égard ?

—Je n'en ai aucun, en effet ?
 —Alors, d'où vient ta certitude ?
 —As-tu confiance en moi ?
 —Certes.
 —Tu m'aimes et tu ne doutes pas de ma parole ?
 —J'ai la plus grande affection pour toi... et j'ai pour toi également l'estime que mérite ton caractère loyal et franc.
 —Me croiras-tu sur parole si je te dis que Beaufort n'est pas coupable ?
 —Non, car la justice s'appuie sur des preuves matérielles et ce sont des preuves du même genre que je demande pour contrebalancer l'effet moral des premières.
 —Des preuves, je n'en possède pas... que je puisse te dire.
 —Tu en as donc ?
 —Oui.
 Et Robert, avec la plus vive anxiété, avec une émotion indicible :
 —Ai-je entendu ? veuille bien répéter, je t'en supplie, ce que tu viens de me dire... Tu possèdes des preuves de l'innocence de Beaufort ?
 —Je l'ai dit et je le répète, sans hésitation, sans crainte.
 —Impossible.
 —Pourquoi ?
 —Parce que si tu disais la vérité, si tu étais sûr de posséder des preuves d'une telle gravité, Beaufort serait libre... Ces preuves, tu manquerais à tous tes devoirs, en ne les révélant pas à la justice.
 —Ce n'est pas mon secret.
 Robert haussa les épaules.
 —Ton secret, dit-il... peut-il en être question quand il s'agit, d'une part d'un innocent que menace une condamnation terrible, de l'autre d'une victime dont le meurtre reste impuni ?
 —Les médecins reçoivent parfois de graves confidences... dont la révélation leur est interdite comme aux prêtres celle de la confession.
 —Et tu es donc prêt à laisser condamner Beaufort ?...
 Gérard essayait la sueur qui coulait de son front.
 —Je ne puis rien faire pour le sauver.
 —Malgré la certitude que tu as de son innocence ?
 —Malgré cette certitude.
 —Tu ne peux rien pour venger mon père ?
 —Rien.
 —Malgré ton affection pour moi ?
 —Malgré cette affection.
 —Eh bien, je ne te crois pas ?
 —Mon ami, je t'en supplie.
 —Non, je ne te crois pas !... Tu cherches à m'en imposer, parce qu'il s'agit de Modeste. C'est une comédie que tu joues, une comédie odieuse, indigne de toi et que je ne te pardonne qu'à cause de ta sœur.
 —Je te jures, Robert !
 —C'est inutile, pour moi, il n'est rien qui puisse t'empêcher de parler.
 —La douleur t'égaré... Crois moi... J'ai dit la vérité.
 —Non... Tu as menti... ou tu t'abuses peut-être...
 —Si tu n'as pas confiance en moi, c'est que tu n'aimes pas Modeste. Tu ne l'aimes pas, car tu veux qu'elle soit à jamais perdue pour toi. Refuse de me croire, Robert... et Modeste peut en mourir.
 —C'est ma mort aussi, car je l'aime.
 Et Gérard désespéré, avec un cri de rage :
 —Et je ne puis rien dire... Et je ne puis rien faire !...
 Les deux jeunes gens restèrent silencieux, debout l'un en face de l'autre.
 Tout à coup l'on entendit des pas légers qui se rapprochaient du cabinet du médecin et s'arrêtaient devant la porte.
 —C'est elle ! C'est ma sœur !!! murmura Gérard.
 —Sait-elle que Beaufort est son père ?
 —Pas encore.
 On frappa à la porte et une douce et timide voix demanda :
 —Puis-je entrer ? Je trouve que vous êtes bien longtemps à revenir.
 Et comme interdits, ils ne répondaient pas :
 —Je sais que vous êtes ici... je vous aientendus causer... Gérard, ce n'est pas toi que Robert est venu voir... c'est moi... sois raisonnable et permets-moi d'entrer.
 —Chère enfant ! murmura le docteur, les yeux remplis de larmes.
 Soudain Robert semble avoir pris une résolution.
 Il ouvre la porte.
 —Entrez, Modeste, dit-il... entrez ?
 Elle fait quelques pas dans le cabinet et s'arrête en voyant combien leur visage est défait. Robert, ému, tremble violemment et Gérard trahit le même trouble. Sous le regard investigateur de la jeune fille, tous les deux ils détournent les yeux.
 Elle s'étonne, elle s'inquiète, elle les interroge :
 —Qu'y a-t-il entre vous ? que se passe-t-il ?
 —Modeste, dit Robert Valognes, écoutez et soyez juge.
 —Robert, que vas-tu dire ? fit le docteur au comble de l'angoisse.
 —Je vous écoute, Robert, dit la jeune fille.
 —Notre mariage est impossible.
 —Impossible... grand Dieu !... Ah ! je prévoyais un malheur, Robert, vous ne m'aimez plus.
 —Je vous adore.
 —Si cela est vrai, pourquoi me désespérez-vous ?
 —Notre mariage, Modeste, est intimement lié au sort de Beaufort qui est accusé d'avoir assassiné mon père.
 —M. Beaufort est innocent. Ma mère et mon frère me l'ont dit.

La justice reconnaîtra tôt ou tard son erreur. Dans tous les cas, et quel que soit le sort réservé à M. Beaufort, que j'aime, puisqu'il m'a sauvé la vie, en quoi cela peut-il nous intéresser, nous qui ne sommes que des étrangers pour lui ?

—En quoi cela vous intéresse, ce n'est pas à moi de vous l'apprendre mais vous le saurez assurément quelque jour. Votre frère vient de m'affirmer, comme il l'a fait pour vous, que Beaufort est innocent, mais son affirmation n'est pas suffisante pour moi qui le crois coupable. Je lui ai demandé des preuves. Il en a et se refuse à me les donner, dit-il... Suppliez-le, Modeste, sans doute vos prières seront plus puissantes que les miennes auprès de lui.

—Mon frère, est-il vrai que de la condamnation ou de l'acquiescement de M. Beaufort dépendent mon mariage et mon bonheur ?

Il baissa la tête, en signe affirmatif, n'ayant pas la force de répondre.

—Et vous ne voulez me dire, ni l'un ni l'autre, quels sont les mystérieux liens qui me lient à M. Beaufort ?...

—Votre mère vous l'apprendra, Modeste.

Elle eut quelques secondes de réflexions.

—Soit, dit-elle... Eh bien, Gérard, puisque le sort de M. Beaufort c'est le mien, c'est à toi d'en décider, mon frère... Je suis surprise toutefois que possédant des preuves de cette innocence, tu n'en aies pas informé la justice. Quelles raisons t'en empêchent ?

—L'honneur, Modeste. N'insiste pas, mon enfant.

Je ne comprendrai jamais que l'honneur puisse t'obliger à laisser condamner un innocent...

—Elle a raison, Gérard, elle a raison, écoute-la, dit Robert. Elle parle avec son cœur, avec la droiture de son esprit.

—En dehors de cette raison de justice souveraine, il en est d'autres.

—Par pitié, Modeste... dit Gérard avec douleur.

—Songe, mon frère, qu'il s'agit de mon bonheur...

Elle avait pris de force une main de Gérard ; Robert Valognes s'était emparé de l'autre. Ils les serraient dans une douce étreinte et ils avaient un bras passé autour de son cou. Ils lui parlaient tout près du visage, les yeux dans les yeux.

—Songe qu'il s'agit de venger mon père, disait Robert.

—Songe que j'ai voulu mourir, reprenait Modeste, songe que je me suis laissée tomber dans la rivière, et que sans toi je ne vivrais plus... Songe que je mourrai si ce mariage est reconnu impossible... Je mourrai, je te le jure... et je prendrai mes précautions, va, et tu ne seras pas là, cette fois, pour m'arracher à la vie qui me pèse...

—Ah ! cruelle, cruelle enfant, murmurait le médecin.

—Songe combien mon père t'aimait, Gérard... Il eût été si heureux de ce mariage ! Cela lui eût fait une vieillesse enviable... au milieu de sa nouvelle famille...

—C'est une torture que tu m'infliges à plaisir. Je ne puis rien, tu le sais.

—Songe, Gérard, songe donc qu'il y a quelque part un misérable qui a tué, qui a volé, et qui, certain de l'impunité, se réjouit de son crime... de son crime, Gérard, dont il t'a fait le complice...

—Robert ! Robert !

—Le complice, je le répète, complaisant et discret. C'est ta complaisance qui lui donne la tranquillité, au misérable que tu connais. C'est ta discrétion qui lui assure l'impunité... Ah ! il doit bien rire, vraiment... Rire de toi, rire de nous tous... Et il n'a pas besoin de se presser pour fuir de France et gagner les pays voisins, car il compte sur toi et ton honneur le protège ! Et quel honneur que celui qui sauve la vie d'un assassin et d'un voleur !...

Il parlait avec colère. Son désespoir lui faisait perdre toute retenue.

—Je te pardonne, Robert, dit le docteur, tout ce que tu m'as dit. Je ne me souviendrai de rien.

Et se tournant vers Modeste :

—Et à toi aussi je pardonne, ma sœur bien aimée, tes menaces de suicide... tu m'as bouleversé, chère enfant... tu m'as déchiré le cœur.

Il sortit lentement.

Modeste et Robert restèrent seuls.

—Ainsi, c'est fini ? dit la jeune fille...

—Hélas !

—Nous avons beau nous aimer, notre mariage est impossible.

—Vous avez entendu votre frère !

—Vous m'aimez cependant, Robert ?

—Si je vous aime, Modeste ! dit-il les mains jointes... Ah ! que mon père n'est-il là, pour vous dire quel a été mon désespoir, à tous les refus de madame Langon de vous donner à moi !

—Puisqu'il en est ainsi, vous ne refuserez pas de répondre à la question que je vais vous poser.

—Laquelle ?

—D'où vient l'influence si tardive de M. Beaufort sur ma vie ? D'où vient que notre bonheur soit lié à lui si intimement ?

—Vous désirez le savoir ?

—Je l'exige... Assez de mystères autour de moi... Il s'agit de mon amour,—puisque je vous aime,—et de ma vie, puisque je mourrai si je ne suis pas à vous...

—Eh bien, soit, je vous le dirai, moi... Beaufort est votre père !!

—Mon père !! L'assassin de M. Valognes !!! M. Beaufort ?...

Elle était devenue si pâle, qu'il se précipita vers elle dans la crainte d'une faiblesse, mais elle l'écarta de la main.

JULES MARY

A suivre



LA MEILLEUR REMÈDE 10 au monde, dit J. Hoffner, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE, MANQUE DE SOMMEIL.
WEST BROUGHTON, P.Q., 1 oct. 1890.
Le Tonique Nerveux du Père Koenig que j'ordonnais était pour une jeune demoiselle de ma famille, souffrante de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de faiblesse, etc. Il y a aujourd'hui un grand changement chez elle, étant plus forte et moins nerveuse. Elle continuera à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co, London, Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; LaRoche & Co, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques, étant la

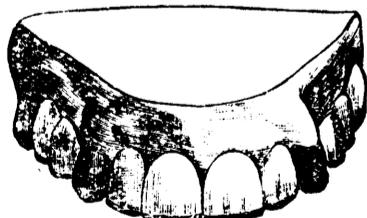
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Désirez-vous prendre des forces,

de la nourriture, du stimulant, vous aurez tout cela en vous servant

— D E —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

ROBIL-ARD 37, rue St-André.—Solel comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25¢ le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1113, Ste-Catherine.

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas, agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire de maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1861

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,650,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUCHE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOOPER, Agent du dent français
PIERRE DUPONT, Insp. des Ag.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

A. LEOPRED J. EMILE VANIER

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

167, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger

THIS PAPER...
Published by...
1707, Ste-Catherine, Montreal

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

PIANOS ET ORGUES D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél Bell 6513

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs terribles maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou à d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (soit 50c ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE